

d'être exposés à leurs moqueries. Quand nous avons manqué une fois à la sincérité, nous risquons fort de continuer dans cette voie, tant nous répugnons à avouer notre première faute. Rousseau, après avoir indignement calomnié la domestique Marion en l'accusant d'un vol de ruban qu'il avait commis, aurait bien voulu obéir à son repentir ; il ne le put pas. « Je craignais peu la punition, écrit-il, je ne craignais que la honte ; mais je la craignais plus que la mort, plus que tout au monde. » Oui, c'est jusqu'au crime que peut conduire cet amour-propre, cette crainte d'être exposé à la critique.

« La sincérité est la première des vertus », disait V. Cherbuliez, et naguère un professeur de philosophie, M. Parodi, dans un discours prononcé à la distribution des prix du Lycée Corneille, montrait que la véracité peut constituer la base unique d'une morale rationnelle. « Le respect de la vérité, disait-il, est la vertu de l'humanité adulte. A mesure qu'elle prend conscience d'elle-même, la sincérité acquiert à nos yeux une importance croissante. »

C'est, en effet, une vertu d'adulte que la sincérité. Le mensonge est l'arme des faibles ; l'enfant y recourt spontanément quand il croit pouvoir par là éviter un ennui ; la femme, qui raisonne moins que l'homme, s'y laisse aller plus facilement. Les hommes eux-mêmes, si présomptueux, ne comprennent pas toujours tout ce qu'il y a de

force et de beauté dans la franchise ; ils se plaisent à la confondre, pour s'en dispenser, avec la rudesse, avec le sans-gêne vis-à-vis des autres.

L'enfant peut être élevé très tôt à cette vertu, sans qu'on se donne la peine de la lui enseigner ; c'est par la contagion de l'exemple qu'on la lui inculque. Nous devons donc être sincères vis-à-vis de lui, ne rien lui dire que nous ne pensions pas, ne rien faire en sa présence qui déroge au principe de sincérité.

Le sentiment que nous devons ancrer dans nos cœurs, c'est le respect constant de la vérité. Il faut que dans chaque circonstance, même de notre vie la plus intime, même dans nos intentions, nous agissions et pensions comme si les autres nous voyaient, sans que nous eussions à rougir.

Je suis étonné qu'un moraliste comme Payot¹ n'ait pas vu la beauté de la sincérité et ose recommander le mensonge, quand nous pouvons en tirer quelque avantage sans nuire aux autres. Selon lui, un étudiant qui veut travailler peut préparer un mensonge pour se débarrasser des camarades qui voudraient l'entraîner à la brasserie ou à la promenade. N'est-il pas plus simple de dire qu'il veut travailler, et faut-il de l'héroïsme pour résister à

1. *L'Éducation de la volonté*, par Jules Payot. Paris, Félix Alcan, éditeur, 1896.

ces entraînements ? Un caractère aussi faible m'inspirerait une mince confiance, et je me demande si un homme déformant si facilement la vérité, quand il n'y a en jeu que de minimes intérêts, saura devenir tout à coup sincère dans une circonstance plus importante.

On peut imaginer des situations dramatiques où un mensonge peut protéger notre vie ou celle des autres. Ce sont là des situations anormales, analogues à l'état de guerre ; les lois morales subissent déjà une entorse dans le cas de légitime défense, qui autorise le recours à une violence immorale en elle-même. On fait aux grands capitaines une vertu de la ruse, comme on vante leur vaillance. On peut discuter sur l'opportunité de ces mensonges forcés, et il appartient à chacun d'agir selon sa conscience s'il se trouve placé dans une situation dont il ne peut sortir que par la dissimulation. Nous sommes rarement dans la vie en face de semblables dilemmes.

Nous aimons la sincérité chez les autres, nous souffrons de leur déloyauté ; mais nous ne conservons pas assez intacte notre aversion pour le mensonge.

La vie de société encourage ce manque de franchise ; elle autorise une foule de petits mensonges souvent bien inutiles, puisque nous devinons ce que l'on veut nous cacher, comme quand on dit : monsieur est absent, au lieu d'avouer : monsieur ne reçoit pas ; ce serait cepen-

dant tout aussi facile à dire et à maintenir si l'on a vraiment de bonnes raisons pour cela.

Sans doute, ces mensonges stéréotypés ne font souvent du mal à personne ; mais ils entament déjà l'esprit de véracité ; ils créent de fâcheuses habitudes mentales, dont il n'est pas facile de se débarrasser quand des circonstances plus sérieuses rendraient la franchise désirable.

La franchise n'est pas une qualité d'apparat, une de ces demi-vertus mondaines qui, comme la politesse, facilite simplement les rapports entre les hommes. Elle est, au contraire, une vertu cardinale qui en engendre bien d'autres. Aussitôt qu'on est franc, on ne peut plus faire, sauf erreur, du mal ; on s'exposerait aux reproches justifiés des autres, et on s'en ferait soi-même dès qu'on aurait reconnu son tort.

La franchise crée la loyauté en affaires, la probité commerciale. Dans les pays où elle manque, nous n'éprouvons pas seulement l'ennui d'être trompés, mais nous ressentons une souffrance morale en constatant cette amoralité. Dans des milieux qui s'attribuent une plus haute culture, on voit, si ce n'est le mensonge direct, tout au moins la dissimulation, d'autant plus facile que les intérêts en jeu sont plus considérables. L'absence de franchise est tolérée dans certains cercles de la haute finance, chez les brasseurs d'affaires ; il est admis depuis longtemps

qu'on pende les petits voleurs et laisse courir les gros.

On retrouve les procédés déloyaux dans le monde de l'industrie où l'on falsifie, contrefait, où l'on s'approprie sans scrupules les bénéfices qui auraient dû récompenser l'inventeur, l'initiateur. Il a fallu tout un ensemble de lois pour protéger les hommes contre leurs semblables, tant ils oublient le pacte social qui les lie.

Le but idéal que poursuit la science semblerait devoir faciliter aux savants la pratique de la franchise. Hélas, la vanité remplace chez eux l'appât du gain. Les plagiats ne sont pas rares, et il y a peu de sincérité dans les querelles que suscitent les questions de priorité ; partout l'égoïsme relève la tête et fait oublier l'idéal de véracité.

Nous ne sommes pas même toujours sincères dans l'exposé de nos opinions au cours de discussions dans lesquelles il n'y a pas d'intérêts en jeu, sauf celui toujours renaissant de notre vanité. Paraître est notre grande préoccupation, et elle nous suffit pour donner une entorse à la vérité.

Comme je l'ai fait remarquer, c'est dans les choses de l'amour que se montrent le plus cruellement les effets de la déloyauté. L'homme ne voit pas assez combien est égoïste, dans la légitimité naturelle, son penchant vers l'autre sexe. Il lui donne le même nom qu'à l'affection, à l'altruisme, et il ne songe pas que, pour justifier cette

analogie, il faudrait précisément introduire dans cette passion les sentiments de bienveillance et de charité.

Dans ce domaine surtout, la franchise serait un élément puissant de moralité. Le jeune homme qui est élevé à la véracité ne s'abandonnera ni à la débauche vulgaire, ni aux aventures galantes ; il répugne à porter le masque qu'impose cette vie légère. S'il se sent entraîné par l'impulsion sensuelle, il recule épouvanté en songeant à l'état d'âme qui résulterait pour lui de la continuelle dissimulation. Ce n'est pas une vulgaire peur, une timidité, qui le retient, c'est l'impossibilité morale de renoncer, à l'âge où il devient homme, à l'idéal de franchise qu'il s'était formé comme adolescent, que l'éducation lui avait inculqué.

Attiré par les charmes d'une jeune fille, il verra d'un coup d'œil la voie que lui trace la franchise. Il évitera, non seulement la séduction, — je l'en tiens pour incapable, — mais ce « flirt » qui peut éveiller chez celle qui lui plaît des espérances, la compromettre, lui laisser l'amertume d'une désillusion. Aussi longtemps qu'il n'est pas en état de fonder une famille, il a garde d'éveiller la passion chez une autre et met la sourdine à la sienne. Par son travail, il cherchera à arriver à une position stable qui lui permettra l'amour, et quand il songe à cet avenir, ce n'est pas sa lascivité qui s'éveille, c'est un rêve de

bonheur auquel il s'abandonne ; il veut s'associer à celle qu'il aime, vivre avec elle dans une communauté de pensée, d'aspirations idéales.

Dans le mariage, il est à l'abri des infidélités, non pas qu'il soit insensible à l'attrait d'autres femmes, — il y a dans la sensualité des attirances qu'on ne repousse pas à volonté, — mais parce qu'il aime vraiment et ne peut pas faire de la peine. Il est incapable de dissimulation vis-à-vis d'un indifférent dans les relations mondaines ; comment perdrait-il cette franchise dans l'étroite union du mariage ?

Le jeune homme qui suit cette voie droite ne fait pas preuve d'un renoncement héroïque. Ce n'est une lutte qu'au début, à l'âge où éclate l'orage passionnel. Bientôt les idées morales, mises un moment en désarroi, renaissent et s'affirment. Elles deviennent toujours plus claires pour celui qui pense ; elles constituent des digues solides sur lesquelles vient se briser le flux des passions.

Cette franchise est encore le meilleur soutien dans la lutte contre les vices solitaires si répandus parmi les enfants, surtout parmi les garçons, et qui risqueraient de jouer le rôle de dérivatif à l'égard de la passion amoureuse. S'il n'y avait pas eu des théoriciens de ce vice et si l'on ne voyait pas surgir même aujourd'hui des apologistes de vices plus honteux encore, j'aurais pu me dispenser de cette petite digression. L'immoralité a, il est

vrai, ses conséquences les plus fâcheuses là où nos actes compromettent les intérêts matériels ou moraux des autres ; il n'y aurait, en effet, pas de morale sociale pour Robinson dans son île. Mais, à mesure que l'homme s'élève par la pensée, il reconnaît la nécessité d'une constante maîtrise de soi-même.

On le voit, la sincérité n'est pas vertu vulgaire, elle ne court pas les rues. Elle est cependant la plus nécessaire de toutes les vertus puisqu'aucune autre ne peut exister sans elle.

BONTÉ

L'ENFANT naît prédisposé à la bienveillance ; il prodigue ses caresses aux hommes, aux animaux, voire même aux choses inanimées. Mais cette bonté n'est qu'une sensualité ; elle exige la réciprocité ou tout au moins la soumission. L'enfant se fâche quand ses jouets ou les animaux domestiques, compagnons de ses jeux, semblent ne pas obéir à toutes ses volontés ; alors, comme chez les félins caressants, la griffe remplace la patte de velours. Si par l'hérédité ou par l'éducation il est impulsif, il frappera et pourra se montrer cruel. Ce germe de bonté native est donc bien frêle ; il ne se développe pas naturellement en une plante vivace, et c'est en somme la guerre sociale qui s'établit sur la base de cette gentillesse tout égoïste, qu'on retrouve chez l'animal aussi bien que chez le petit homme.

Et pourtant, c'est bien là le germe des sentiments altruistes ; de la bienveillance qu'on désire ou réclame

naît celle qu'on manifeste à l'égard des autres, mais elle n'en découlerait naturellement que dans une constante réciprocité. Or on ne la trouve pas partout sur son chemin, cette aménité ; aussi faut-il, pour opérer la transformation de l'égoïsme naturel en esprit de solidarité, une culture intense et prolongée. Elle est encore aujourd'hui bien insuffisante, cette éducation morale qui doit faire de l'enfant un être sociable, capable de trouver son propre contentement dans le bien qu'il fait aux autres. L'enfant garde souvent une certaine dureté : « cet âge est sans pitié » ; le jeune homme, emporté par sa fougue et sa présomption, n'est pas toujours juste dans ses jugements, et l'on peut dire que les masses humaines insuffisamment cultivées moralement conservent quelque chose de la mentalité infantile ; rien n'est plus cruel, parfois, que ce qu'on appelle « un bon garçon ».

L'homme sait être bon aussi longtemps qu'il est payé de retour, qu'il recueille la reconnaissance ; il ne l'est plus quand il s'agit de sacrifier momentanément ses propres intérêts, d'obéir à un idéal de bonté. C'est qu'il a, je ne saurais trop le répéter, la vue courte ; il est tout au moment présent, imprévoyant par conséquent. Il ne voit pas tout le bien qui résulterait pour lui-même et pour les autres d'une vie dominée par les sentiments de solidarité. S'il est quelque peu doué, il reconnaît facilement

la nécessité de l'entente mutuelle dans le petit cercle de ses proches ; ils sont rares, ceux pour lesquels n'existe aucune amitié, aucune camaraderie ; on retrouve ces sentiments jusque dans les milieux criminels. Mais la plupart des hommes n'ont plus cette vue claire quand il s'agit d'étendre la sympathie à des groupes humains plus étendus, à l'humanité tout entière.

Beaucoup de gens ne se font pas scrupule de voler le fisc par la fraude douanière, les déclarations fallacieuses en matière d'impôt. On reconnaît, il est vrai, les mauvais effets qu'aurait pour la fortune publique et, par conséquent, pour notre propre intérêt cette dissimulation si elle était pratiquée par tout le monde ; mais on s'y croit autorisé par l'exemple des autres. C'est encore une erreur de logique qui nous amène à imiter le mal, au lieu de suivre la voie droite de l'idée morale.

La véritable bonté est plus clairvoyante. Elle ne s'établit que lentement dans l'entendement humain ; elle croît avec l'intelligence morale, avec la maîtrise de soi-même. Elle est l'œuvre de cette pensée méditative qui, analysant les éléments du bonheur, nous le fait rechercher, non pas dans les avantages matériels offerts à nos appétits, comme l'appât à l'imprudent poisson, mais dans la poursuite d'un bien idéal utile aux autres comme à nous-mêmes.

L'idée de la réciprocité nécessaire dans les sentiments que nous devons avoir les uns à l'égard des autres est si naturelle qu'elle n'apparaît plus comme un calcul intéressé; elle a toute la spontanéité d'un sentiment inné, d'un instinct, comme celui qui crée la vie sociale d'une fourmillière. C'est pourquoi je considère comme une des plus simples données de la raison l'idée « qu'il ne faut pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fît ». Non seulement nous le savons, nous le comprenons, mais nous le sentons. Cette idée reste claire en soi, alors même qu'elle s'obscurcit par l'intervention d'une foule de représentations mentales en face desquelles l'esprit s'arrête hésitant et se trouble. Il y a une indécision constante dans notre conduite quand nous n'avons pas assez reconnu la nécessité d'un Idéal ou quand nous ne l'avons pas placé assez haut.

L'individu le mieux doué qui fait un retour sur lui-même surprend ces contradictions douloureuses; il voit toutes les difficultés de la route, et c'est pourquoi il ne s'étonne pas si d'autres, moins favorisés par l'hérédité et l'éducation, s'achoppent à de multiples obstacles. L'indulgence la plus absolue résulte de la franche comparaison des défauts d'autrui avec les siens propres. Si hideuse que lui paraisse parfois la pauvre humanité, il n'oublie pas le lien fraternel qui unit les hommes. Il voit

son moi tout petit dans le grand tout, se sent exposé aux mêmes erreurs de pensée, bien que des vues éthiques plus claires l'aient préservé d'écarts graves. Il s'abîme de plus en plus dans ce sentiment de sympathie sociale, dans ce besoin d'harmonie.

Cet état d'âme de bienveillance absolue peut s'allier à toutes les conceptions métaphysiques. La religion, en particulier, a toujours prêché cet amour, et il s'est réalisé dans un ensemble superbe d'œuvres de charité. Mais les hommes n'ont pas compris suffisamment tout ce qu'il y a de saine indulgence, de miséricorde, dans l'œuvre du Nazaréen. Ils ont mis leurs passions dans la balance de leur justice ; ils sont restés durs dans leur jugement sur autrui, tout en gardant, en pharisiens, leur bonne opinion sur eux-mêmes.

La bonté-sentiment n'est pas simple ; elle se compose d'une foule de sensibilités innées et acquises, qui peuvent nous pousser aujourd'hui à la douceur, demain à la dureté ; ces impulsions diverses ne sont pas orientées dans une direction unique. Même quand elles déterminent la conduite altruiste, l'égoïsme n'est pas absent.

Je l'ai dit et je tiens à le répéter, rien ne fonde une bonté rationnelle comme l'idée du déterminisme, non seulement physique, mais moral. Il ne s'agit nullement ici de cette nécessité naturelle, de ce déterminisme tout maté-

riel qui commence avec la nébuleuse primitive des savants et règle tous les mouvements de la matière, ni de l'esclavage déjà mental de l'animal, qui n'obéit qu'à ses instincts. Les réactions de l'homme à toutes les excitations qui l'assiègent ne sont pas de simples réflexes physiologiques ; elles sont psychologiques. L'homme pense, il se fait des représentations mentales, d'où naissent les sentiments qui le font agir ; il est capable de s'élever à l'idée abstraite. Peu m'importe qu'on explique ces phénomènes en imaginant une âme chevillée à un corps ou qu'on admette que la pensée naisse directement du travail cérébral. Cette pensée humaine est un fait ; il n'y a pas d'homme qui n'ait jamais conçu quelque idée morale, si fruste soit-elle, pas d'homme qui n'ait obéi une fois ou l'autre à une idée-force ; c'est dès la naissance que se développent les représentations mentales créatrices de désirs et, par conséquent, d'actes. Il y a en nous un fond moral embryonnaire, en vertu même des influences ancestrales ; mais il ne se développe au point de devenir utile que par les influences éducatives.

On surprend ici une inégalité sociale plus amère que celle qui fait les riches et les pauvres, les bien portants et les malades : c'est celle qui crée ce qu'on appelle « les bons et les mauvais ». Elle est terrible, cette injustice, dans la répartition de l'intelligence morale ; elle plonge

dans un abîme de douleur et ceux qu'elle conduit au crime et ceux qui en pâtissent; elle serait cruauté si elle devait entraîner pour ces déshérités des peines éternelles. Je ne puis, pour ma part, concevoir l'enfer, surtout pas dans l'idée d'un Dieu de bonté, et je fus touché quand on me relata le mot d'un brave prêtre qu'un de ses paroissiens questionnait avec inquiétude sur l'enfer: « L'enfer, dit-il, oui, oui, il y en a un, mais, ajouta-t-il en lui parlant à l'oreille, il n'y a jamais personne. »

Quoi qu'il en soit, nous ne savons rien de positif sur cet au-delà, et les croyants peuvent laisser agir la Providence comme elle l'entendra; elle ne peut pas se tromper. Ce qui est odieux, c'est notre sévérité dans ce monde, cette criante injustice qui consiste à considérer les hommes comme également doués d'une même conscience et, par conséquent, comme coupables quand ils n'arrivent pas au but en même temps que les autres; c'est comme si on classait des coureurs d'après l'heure de leur arrivée alors qu'on les aurait fait partir de différents points de la piste.

Les hommes sont toujours, au moment où nous les observons, ce qu'ils peuvent être; pardonnons-leur et fournissons-leur les moyens d'arriver au but avec plus de chances de succès.

J'ai montré que cette vue engendre d'emblée la tolérance, l'indulgence bienfaisante, le respect de la personnalité

humaine. Ce jugement charitable à l'égard des autres n'encourage nullement le laisser-aller, le pardon ne s'adressant qu'à l'irrévocable passé. Il n'empêche ni le regret ni le remords, puisque nous reconnaissons, à nos propres dépens, l'erreur commise; il ne nous pousse pas au mal, puisque la faute elle-même est précisément l'occasion du relèvement moral.

Cette bonté n'est pas seulement la source des sentiments directement altruistes qui doivent régler nos rapports avec les autres, mais elle colore de son rayonnement les vertus qui semblent privées, comme l'humilité, la modération du désir, la vaillance. Dans cet esprit, on ne les envisage plus au seul point de vue de l'utilité personnelle; on voit d'un coup leur valeur pour le bien de tous.

C'est qu'il n'y a pas de vertu proprement dite pour l'homme supposé seul dans ce monde; elle ne commence qu'avec la sociabilité. Toutes nos qualités ont leur répercussion sur le bonheur de nos semblables; ils en jouissent, comme nous jouissons des leurs. L'idée de solidarité est à la base de toutes nos aspirations vers le bien.

Les études des psychiâtres et des neurologistes ont donné une importance capitale à l'hérédité; elles nous ont dévoilé les tares mentales qui résultent de la dégénérescence dans les familles et dans les races. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître l'influence de l'hérédité sur nos

malformations physiques, intellectuelles et morales. Le médecin, comme le prêtre et l'éducateur, comme les pauvres parents directement frappés, assiste journellement à ces tragédies familiales causées par le développement dans la descendance des défauts mentaux des ascendants.

Ici, c'est l'épilepsie s'emparant, souvent à jamais, d'un enfant qui paraissait normal jusqu'alors; elle ne trouble pas seulement sa carrière d'homme par la répétition de ces crises convulsives effrayantes, elle diminue son intelligence, elle l'abêtit souvent moralement dans un égoïsme pathologique, en fait une brute à face humaine.

Là, c'est la démence précoce qui saisit la jeune fille dans la période de son développement, alors que les parents voyaient avec joie croître cette âme aimante, cette intelligence ouverte; elle devient la proie d'obsessions, d'idées délirantes, d'hallucinations; elle est souvent exposée à passer le reste de ses jours loin du milieu familial, auquel elle reste attachée.

Aujourd'hui, c'est un savant, un vaillant, joignant les qualités du cœur à l'intelligence, qui voit sombrer son fils dans ces états neurasthéniques graves paralysant l'activité et compromettant l'avenir matériel et moral de celui dans lequel le père voyait avec joie un continuateur.

Demain, c'est une jeune fille, élevée dans un milieu cultivé et moral, qui, en vertu d'influences ancestrales

peut-être difficiles à établir, tombe dans des états d'amoralité pathologiques lui faisant perdre toute pudeur ; pendant toute sa vie, il faudra exercer une surveillance sur cet être privé de certains concepts moraux.

Et dans les familles qui paraissent épargnées aux yeux d'un observateur superficiel, on surprend encore les effets désastreux de l'hérédité, de l'atavisme, les déformations physiques créant de véritables infériorités, les insuffisances intellectuelles et, ce qui est plus douloureux encore, les tares morales qui orientent ces malades, si on peut les appeler ainsi, sur la voie du mal. Il n'est pas de famille où l'on ne puisse surprendre ces imperfections de toute nature, et il faut être heureux quand elles ne mènent pas aux catastrophes que nous constatons journellement autour de nous.

Oui, c'est un joug terrible que cette hérédité, et on ne peut pas même se révolter contre elle, tant elle est naturelle, nécessaire. Sommes-nous étonnés de constater l'hérédité dans la vie des plantes et des animaux ? Comment pourrait-il se faire que l'homme ne transmette à ses descendants que ses qualités ?

L'observateur égoïste, surtout quand il en est exempt, note froidement ces imperfections ; c'est en ricanant qu'il regarde agir cette humanité boiteuse. Les personnes sensibles et trop émotives souffrent cruellement

de ces inégalités, mais restent passives. La Bonté n'a ni cette cruauté ni cette faiblesse. Elle suscite les courageuses initiatives et incite ceux qui ont charge d'âmes à tenter le redressement de ces mentalités faussées, comme un jardinier habile sait attacher à l'espalier les branches récalcitrantes. Et souvent elle est victorieuse, cette vertu, qui ne connaît pas le découragement.

On a exagéré l'influence de l'hérédité; on l'a trop crue inéluctable, et on n'a pas vu assez nettement qu'elle trouve un puissant antidote dans l'éducation.

Sans doute, il n'est pas possible de changer du tout au tout une personnalité; on ne la remet pas au moule. Il faut savoir se contenter de la correction des défauts les plus saillants, de ceux qui compromettent l'avenir de l'individu et l'empêchent de remplir sa tâche sociale.

Les tares physiques restent le plus souvent; on ne refait pas son ossature, ni même, à partir de l'âge adulte, sa musculature; il faut prendre son parti de ses difformités petites et grandes, de ses inaptitudes physiques.

L'intelligence, par contre, est plus malléable. Elle se cultive constamment; il n'est pas jusqu'à l'idiot qui ne subisse cette orthopédie spirituelle. Sans doute, il n'est pas donné à tout le monde de s'élever dans les hautes régions de la pensée, et là encore nous devons reconnaître notre faiblesse sans amour-propre. Mais il est un

domaine où la culture trouve un vaste champ d'activité, un terrain tout préparé : c'est celui de *l'intelligence morale*. Ce savoir, — l'intellectualisme grec considérait avec raison la vertu comme un « savoir », — ne s'élève pas sur un échafaudage de connaissances scientifiques, sur une culture livresque accessible seulement aux privilégiés ; il se base sur le bon sens, et ce bon sens se cultive, s'accroît à mesure qu'on l'emploie. On le retrouve chez les êtres qui paraissent les plus disgraciés ; mais il faut le rechercher, le faire naître, pour ainsi dire, et c'est toujours la Bonté qui sait mettre à nu ces qualités cachées. Elle rend les gens intelligents, à force de les considérer comme tels ; elle les fait bons ; elle leur rend la confiance en eux-mêmes, la conviction du pouvoir.

Pour arriver à ce relèvement, il faut oublier bien vite le passé défectueux ; on repousse celui qu'on voudrait soutenir quand on tourne vers lui les aspérités du reproche. Il faut, au contraire, lui faire crédit de confiance et lui indiquer qu'il peut bien faire, qu'il peut obéir à des impulsions raisonnables quand il en a reconnu la justesse.

C'est une œuvre d'amour, qui n'est possible que dans cette sympathie engendrant toutes les autres vertus, si bien qu'on a pu dire : Il n'y a qu'une vertu, c'est la Bonté.

IDÉALISME

QUAND j'étais gamin, je surpris des conversations de « messieurs » et j'appris qu'il y avait deux classes parmi les hommes : les « conservateurs », accaparant les richesses et les honneurs, égoïstes dans leur honorabilité pharisaïque, ennemis de tout progrès, et les « radicaux », natures franches et loyales, luttant contre toutes les tyrannies, pionniers du progrès dans tous les domaines. — Je revins de ce jugement, car je n'eus pas de peine à voir que ces « rouges » n'avaient pas le monopole de toutes les vertus civiques et privées, et les relations que j'eus avec ces terribles conservateurs me montrèrent qu'ils n'étaient pas plus mauvais que les autres. Je trouvai parmi ces derniers des âmes très nobles, des esprits très libéraux, accessibles à toutes les idées généreuses, et j'en conclus qu'il ne fallait pas attacher grande importance aux étiquettes.

Plus tard, comme jeune homme, j'entendis parler de nouvelles distinctions. Le monde me parut divisé en deux

campes : les « spiritualistes », généralement croyants, gardiens de l'Idéal, paladins de vertu, et les « matérialistes », grossiers personnages, qui ne songent qu'aux jouissances matérielles. On consentait, il est vrai, à faire une différence entre les matérialistes de mœurs et les savants positivistes qui, inconséquents disait-on, alliaient une vie digne à leurs théories subversives. J'entendais citer avec une terreur mélangée cependant d'une pointe de respect les noms d'Auguste Comte, de Littré, de Stuart Mill, ceux de Büchner, de Moleschott et de Carl Vogt.

Là encore, je dus effacer bien vite les étiquettes fallacieuses et juger les individus sans me soucier de ces distinctions. D'une part, je ne tardai pas à voir combien inefficace reste ce spiritualisme chez la plupart de ceux qui s'en font les défenseurs ; d'autre part, je constatai que des savants positivistes, monistes matérialistes, savaient tenir haut le drapeau de l'Idéal moral et y conformer leur vie.

Il n'y a pas de plus vaine querelle que celle toujours renaissante des « spiritualistes » et des « matérialistes », des « dualistes » et des « monistes ». Elle a aussi peu d'importance pour nous que le combat des Horaces et des Curiaces.

Expliquons-nous.

Si nous étudions l'homme sans parti pris, tant par l'examen objectif des autres que par l'introspection, nous

constatons chez lui l'existence d'un corps analogue à celui de l'animal, une substance matérielle, que nous pouvons toucher, soumettre à l'analyse anatomique et chimique. Il est composé d'innombrables cellules, toujours plus différenciées à mesure que nous nous élevons dans la série animale. Chacune de ces cellules vit, ce qui veut dire qu'elle réagit sous l'influence d'excitants naturels, tels que la lumière, le son, les substances sapides et odorantes, les excitations mécaniques ; ces excitants naturels peuvent tous être remplacés par les excitants artificiels, surtout par l'électricité, capable, sous les formes les plus diverses, de mettre en activité nos divers organes. Le muscle, qui se contracte normalement sous l'influence de ce qu'on appelle communément la volonté, réagit également au choc, à l'excitation électrique ou chimique. Rien de plus matériel que toutes ces réactions cellulaires, cette transmission de vibrations d'organe à organe par la voie des nerfs ; on en a pu calculer la vitesse, comme s'il s'agissait d'un simple flux électrique ou du courant d'une rivière : elle est d'environ trente mètres à la seconde.

Cette physiologie est commune à tous les êtres animés, depuis l'infime protozoaire jusqu'à l'homme ; elle se relie sans transition aux phénomènes de sensibilité et de contractibilité des plantes.

Jusqu'ici tout le monde est nécessairement matérialiste

et reconnaît dans tous ces phénomènes une réaction de la matière, quoique nous ne saisissions pas encore toutes les conditions qui donnent à la cellule la faculté de réagir aux excitants divers ; nous les pressentons cependant d'ordre mécanique, comme celles qui produisent les compositions et décompositions chimiques.

Mais, au milieu de cette vie matérielle, nous surprenons chez l'homme, et même chez l'animal, toute une série de phénomènes moins accessibles à l'analyse. Nous voilà contraints de poser le scalpel, d'abandonner les appareils physiologiques destinés à provoquer la réaction, à mesurer l'excitant ou l'effet produit. Nous pouvons encore remplacer la volonté, considérée comme agent provocateur de la contraction musculaire, par un courant électrique ; mais nous sommes incapables de faire naître par ces excitations artificielles *une idée, un sentiment*. Nous sommes ici dans le domaine de la psychologie.

La science appelée « psychologie physiologique » a tenté d'appliquer à l'étude de ces phénomènes mentaux les procédés de recherches de la physiologie ; elle a réussi à pratiquer certaines mesures, à établir quelques lois encore bien incertaines ; elle a surtout cherché, par la voie statistique, à fixer les lois de l'association des idées dans des situations simples, reproduites dans des conditions expérimentales. Mais il y a un abîme entre cette psycho-

logie des laboratoires et celle qui est mise en jeu dans la plus banale conversation. Si loin que puisse conduire cette psychologie scientifique, objective, nous recourrons toujours encore à l'introspection, à cette analyse de nous-mêmes, sujette à erreur, évidemment, mais nécessaire.

Dans ses *Mélanges philosophiques*, M. d'Hulst écrit : « J'appellerai *âme* ce qui pense en moi », et il ajoute : « Qu'il soit matérialiste, ou idéaliste, ou positiviste, aucun philosophe ne pourra me contester ce sens. »

Parfaitement, mais cette pensée n'est encore, comme j'espère l'avoir montré, qu'une réaction à des excitations extérieures au moi pensant et sentant. Il est vrai que c'est une réaction particulière, qui échappe à nos moyens physiologiques d'investigation. On en a conclu qu'il y a une irréductibilité définitive entre les phénomènes de conscience et le travail cérébral qui les accompagne toujours : c'est couper court à toute recherche par une affirmation sans preuve.

En effet, nous n'avons pas encore des vues nettes sur le nexus qui unit cette âme, définie comme le fait notre prélat philosophe, au corps matériel, que nous connaissons mieux. Mais on va trop loin quand on l'appelle « substance immatérielle », quand on réclame cette âme pour l'homme et la veut immortelle, tandis que le corps retourne à la poussière.

On la considère comme noble, alors que le corps serait bas ; on crie au scandale quand on ose émettre l'hypothèse que ces phénomènes psychiques pourraient bien n'être que la réaction spéciale de certaines cellules organisées pour cette vie mentale, les cellules du cerveau.

On oublie que l'animal aussi a une âme, qu'il se passe chez lui une série de phénomènes mentaux tout aussi irréductibles, pour nos connaissances actuelles, aux lois de la physiologie matérielle. A ce point de vue, il serait juste de réclamer aussi pour lui, dans une certaine mesure, l'immortalité de cette « substance immatérielle » pensante.

L'animal pense, il aime, il souffre. Oh, je sais bien toute la distance qui sépare la mentalité de la bête de la vie spirituelle de l'homme. L'animal réagit plus simplement, obéit aux impulsions de la sensibilité, à ses instincts ; il vit selon la nature et y réussit mieux que nous. Ce n'est que chez l'homme qu'on trouve développée la conscience de ce qui se passe en lui, la faculté de réagir, non pas à de simples excitations physiologiques, mais à des représentations mentales. Lui seul est capable de s'analyser, de s'observer intérieurement, de s'élever à l'idée abstraite ; lui seul obéit à des lois morales, qu'il adopte quand il a su voir les avantages que présente la vertu pour son bonheur.

A mon sens, si l'on veut être spiritualiste, il faut étendre

ce dualisme du corps et de l'esprit à toute la série animale, ou au moins aux animaux supérieurs chez lesquels nous voyons apparaître des éléments de logique, une certaine raison, des sentiments. Si fruste soit-elle, c'est une vie psychique que nous surprenons chez eux, et il est aussi étonnant de voir penser un chien qu'un homme, la pensée étant précisément ce que nous trouvons irréductible.

Les croyants, qui attribuent la création à un Dieu personnel tout-puissant, me semblent un peu outrecuidants en limitant sa puissance. Ils professent que ce Dieu n'a pu construire la merveille humaine qu'en associant deux éléments hétérogènes : l'âme et le corps. Ils lui refusent donc un pouvoir : celui de faire sortir l'inconnue que nous appelons *la pensée* du fonctionnement des organes construits pour cela ; j'aurais plus de confiance dans son omnipotence. Ils se permettent aussi une critique, qui me paraît déplacée vis-à-vis d'une Providence, en méprisant le corps, en le considérant comme inférieur, en donnant toute la suprématie à cette abstraction qu'on appelle *l'âme*.

Le biologiste envisage les choses d'une tout autre façon. Pour lui, l'homme est un ; il est un organisme matériel. Les cellules dont il est composé ont leur rôle spécial ; les unes se contractent, les autres sécrètent. Les nerfs transmettent cette vibration encore inconnue dans son essence

appelée l'onde nerveuse. Le cerveau est l'organe de la pensée. Il reçoit de l'extérieur et de l'intérieur les excitations multiples. Celles-ci se transforment, sans que nous sachions comment, en images mentales. Nous les associons en même temps que nous les percevons par cette vue intérieure qu'est la conscience de nous-mêmes. C'est là un phénomène encore inexplicable, quoique certain, qui différencie, non seulement l'homme, mais l'animal d'une simple machine.

Taine et Carl Vogt ont employé des images bien grossières et fausses en disant, l'un : « L'âme est un produit comme le sucre ou le vitriol », l'autre : « Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile. »

Au bout des réactions chimiques, nous trouvons les produits matériels du sucre et du vitriol, tandis que la pensée est pour ainsi dire le fonctionnement devenu conscient ; une machine qui se rendrait compte du produit qu'elle distille aurait une *âme*. Le foie n'a pas conscience de sa sécrétion ; il fait œuvre de pure chimie.

La difficulté que nous avons à concevoir la pensée, à en comprendre le mécanisme ou l'essence, est-elle une raison d'admettre deux substances foncièrement distinctes : l'une, matérielle et périssable, l'autre, immatérielle et immortelle ? — Je ne le pense pas, et en tous cas, ce ne serait qu'une hypothèse.

Spiritualisme et matérialisme, ou comme on dit aujourd'hui, dualisme et monisme, ne sont que des tentatives humaines pour expliquer le fait de la pensée. En face de l'inconnu, toutes les suppositions sont permises, et il faut des deux côtés renoncer à se convaincre mutuellement d'erreur.

Si la conception du monisme matérialiste est repoussée par l'Église officielle comme contraire à ses dogmes, elle partage ce malheur avec bien d'autres idées, anciennes et modernes, qui continuent à vivre. Elle n'est, du reste, aucunement incompatible avec une croyance monothéiste. Certains apôtres ont envisagé l'homme dans son unité et ont cru à la résurrection des corps.

Il n'y a pas entre le dualisme et le monisme cette radicale antinomie qu'on persiste à établir et qui fait de leurs partisans des frères ennemis. Ce ne sont pas des doctrines pour lesquelles il faille prendre parti ; ce ne sont que des essais d'interprétation de phénomènes, que nous constatons tous, sans pouvoir dévoiler le secret de leur existence.

En face du troublant problème de la vie, nous nous formons des opinions ; elles varient suivant les têtes, surtout selon l'éducation reçue dans l'enfance et les études que nous avons poursuivies. Gardons-nous de les décorer du nom de « vérités » ; il ne s'agit que d'hypothèses, et

nous pourrions terminer ces discussions, que l'homme trouve toujours intéressantes, par cet aveu : Au fond, nous n'en savons rien ni les uns ni les autres.

Saint Paul a dit : « La circoncision n'est rien ; l'incirconcision n'est rien ; ce qui est tout, c'est de garder les commandements de Dieu. » On pourrait dire également : « Le spiritualisme n'est rien ; le matérialisme n'est rien ; ce qui est tout, c'est de vivre dignement sa vie, en travaillant au bonheur de tous. »

Dans les périodes heureuses de notre existence, quand nous avons la jeunesse, la santé, nous sommes insouciants de ces questions ; les oppositions s'effacent, et l'on pourrait dire : « Ni croyants, ni libres penseurs, tous heureux. » Mais tout change en face de l'adversité, de la souffrance et de la mort. Alors l'homme sent sa faiblesse ; il tremble et, comme le naufragé, cherche une planche de salut.

Où trouve-t-il cet appui sauveur ? — Toujours dans des *conceptions* destinées à relever son courage, à le pousser à la lutte avec une saine confiance dans le succès. L'homme n'est jamais soutenu dans cette lutte toute spirituelle que par une *idée*. Où la puise-t-il ? — Dans sa mentalité innée et acquise. J'ai montré qu'elle est le produit de l'éducation, agissant sur des individus diversement doués.

Il y a des âmes douces, aimantes et, oserais-je le dire,

un peu timorées qui s'effraient de la petitesse de l'homme au milieu de l'univers. Elles sont comme l'enfant qui, dans la forêt aux mille dangers, cherche anxieusement la main de son père. Élevés dès l'âge le plus tendre dans des convictions religieuses, ces croyants mettent toute leur espérance dans la protection divine sur cette terre et dans les promesses d'une vie future. Leur conduite, en tant qu'ils sont sincères, est une obéissance joyeuse aux ordres d'un Père qui veille constamment sur eux. Ils se sentent en sécurité dans ses mains et se consolent des malheurs présents par l'espoir des compensations éternelles.

Quand cette foi de charbonnier s'empare de l'âme de personnes peu développées au point de vue intellectuel, elle aboutit facilement à la superstition, à une religiosité de surface ne se manifestant que par les pratiques cultuelles et créant l'intolérance. Les femmes, dont l'esprit est, ou moins apte au raisonnement, ou moins éduqué à la logique, tombent plus facilement dans ce défaut. Dans d'autres âmes, — elles ne sont pas légion, — la religion fait naître un vrai stoïcisme chrétien, qui permet d'accepter comme don de Dieu et le bonheur et la souffrance. Cette croyance est alors une force, comme tout drapeau pour lequel on s'enthousiasme.

Il faut reconnaître aussi que de très grands esprits, exercés au travail scientifique, capables de s'élever jus-

qu'aux sommets de la pensée philosophique, sont restés attachés à des convictions religieuses ou y sont revenus après les avoir abandonnées, et l'on se plaît à répéter la phrase de l'un d'eux : « Un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène. »

C'est rarement à la religion officielle, avec tous ses dogmatismes, que conduit ce revirement mental de savants ayant jeté leur gourme juvénile de scepticisme, c'est à un déisme plus ou moins précis, allant du monothéisme au panthéisme le plus vague. Chez les moralistes de l'école d'Emerson, le mot Dieu revient à chaque page, mais il pourrait être remplacé par celui de Nature.

Je comprends qu'en face de cette merveille de l'univers on cherche une cause, on admette un auteur de toutes choses, on s'incline devant lui et devant l'Idéal de vertu qu'il exige de ses créatures. De là à lui rendre un culte, il n'y a qu'un pas, quoique ce besoin de manifester me paraisse être un fétichisme ; plus l'homme est capable de vivre d'une vie de l'esprit, plus il s'élève à l'idée pure et se sent guidé par elle, sans avoir besoin de démonstrations extérieures. Le patriotisme éclairé n'a pas besoin d'un drapeau matériel, des bruyantes manifestations populaires ; il est au fond de l'âme, prêt à déclencher toutes les énergies. Les foules, qui pensent moins, restent plus simplement suggestibles ; c'est avec la mu-

sique et le tambour qu'on les fait marcher ; elles cèdent à l'entraînement du tribun. L'inconvénient n'est pas grave quand la direction est bonne ; mais cette passivité mentale peut égarer aussi.

Il est évident qu'une religion de l'esprit, entretenant un continuel effort de bien vivre, donne une force immense, et l'on aimerait à voir des effets plus réels chez des individus qui se disent religieux. Il est impossible d'opposer aux croyances des arguments convaincants. Il y a trop d'inconnues dans la vie pour qu'on puisse dire à ces libres croyants : « Vous vous trompez. » Force est de s'incliner devant une conviction sincère et efficace.

Mais il est des esprits que hante le besoin de logique et qui ne peuvent mettre le cachet de la réalité sur ce qu'ils considèrent comme des hypothèses. Ils sont frappés avant tout de l'insolubilité du problème, de l'impossibilité pour l'homme de saisir les causes premières dans cet univers, où il ne surprend que réactions. Ils ne peuvent accepter d'autres hommes, si dignes de confiance qu'ils puissent être, les solutions toutes faites, l'échafaudage des révélations, les arguments métaphysiques de la scolastique. Ils conservent vis-à-vis de ces opinions qui manquent de preuves un incurable scepticisme ; il serait bien difficile de prouver qu'ils ont tort.

Nous sommes dans ce monde privés de données cer-

taines sur le mystère de notre existence. Nous ne savons, rationnellement, ni d'où nous venons ni où nous allons. Le seul fait certain, c'est que nous existons, — en dépit des philosophes qui n'en sont pas très sûrs, — que nous habitons, nous autres humains, une planète toujours en mouvement au milieu de mondes plus grands encore. N'est-ce pas une situation analogue à celle de soldats en campagne sur une terre étrangère, ne sachant ni le but de l'expédition ni comment elle se terminera ? Les vaisseaux qui les ont amenés sont repartis. Qu'ont-ils à faire ? — Rien qu'à veiller au succès de la campagne, à se tirer d'affaire le mieux possible. D'abord, ils rechercheront leur bien-être matériel, en s'abritant des intempéries et en s'assurant leur nourriture. Déjà dans cette existence, qui paraît terre à terre, il y a place pour les sentiments altruistes ; on travaille pour les camarades, pour le régiment. On sent très bien qu'en se cantonnant dans l'égoïsme, on exciterait celui des autres, et ce serait la débandade en face de l'ennemi.

Il s'établit naturellement entre ces hommes un lien de solidarité. On a dit de la guerre qu'elle était désirable, malgré ses horreurs, parce qu'elle est occasion de sacrifice. En effet, le soldat, dans ces heures de lutte, n'obéit pas aux vulgaires suggestions de l'intérêt matériel ; il songe aux autres, à ses compagnons, à son pays, vis-à-vis

duquel il se sent des devoirs. Il obéit à la compassion pour les souffrances des autres, dans un élan spontané, sans analyser consciemment l'idée que la réciprocité est nécessairement à la base des sentiments charitables. Il faut, hélas, la douleur pour les faire naître ; Rousseau avait raison en ne ménageant pas la souffrance à son Émile et en disant : « L'homme qui ne connaîtrait pas la douleur ne connaîtrait ni l'attendrissement de l'humanité ni la douceur de la commisération ; son cœur ne serait ému de rien ; il ne serait pas sociable, il serait un monstre parmi ses semblables. »

Dans cet altruisme fondé sur des données logiques si simples qu'il apparaît comme spontané, le soldat fera son devoir aussi complètement que s'il connaissait les raisons diplomatiques qui ont engagé son gouvernement à entreprendre la campagne ou s'il en connaissait par avance l'issue. Peu lui chaut la connaissance des intentions suprêmes ; sa tâche est plus modeste : il n'a qu'à se bien conduire.

Il en est de même du penseur que l'observation du monde amène à l'agnosticisme et qui renonce à agiter des questions lui paraissant d'emblée insolubles. Lui non plus ne s'inquiète ni du commencement ni de la fin. Il n'a qu'à faire son devoir en ce monde, c'est-à-dire à rechercher son bonheur et celui des autres.

J'ai essayé de montrer comment les sentiments altruistes naissent de représentations mentales rationnelles et nous amènent à trouver un guide dans un Idéal moral.

Voilà le spiritualisme efficace qu'il nous faudrait ; pour éviter toute confusion, je l'appellerai *idéalisme*. Il importe peu que nos opinions diffèrent sur des sujets insondables de métaphysique, que nous nous expliquions, par des théories dualistes ou monistes, des phénomènes dont l'essence nous échappe ; l'important est que nous cherchions le bonheur dans la réalisation de notre Idéal.

Cet Idéal reste le même, qu'il soit octroyé comme guide d'En-haut, par une Providence qui nous aurait créés et veillerait sur notre sort, ou que nous édifiions ce code par les forces de la pensée pure ; l'essentiel est de lui rester fidèle.

C'est pourquoi je trouve vaines ces éternelles querelles aussi vieilles que la philosophie. Que les hommes deviennent toujours moins matérialistes dans leurs mœurs, toujours plus moraux, idéalistes, qu'ils croient à l'âme, non plus comme à une substance immatérielle, mais comme à une propriété de notre être lui permettant de concevoir le Bien, le Beau et le Vrai !

Ceux qui, par suite de tares héréditaires et des conditions de leur éducation, ne peuvent s'élever à cette moralité créent le malheur pour eux-mêmes et le sèment,

hélas, autour d'eux. D'autres, qui ont la chance d'être mieux doués, s'éprennent d'un amour croissant pour ces idées directrices et, dans la mesure où ils peuvent s'approcher de cet Idéal, font le bonheur des autres en même temps que le leur.

Méditons ces belles paroles de Dora Melegari : « L'ancienne psychologie avait une façon dogmatique de diviser les hommes en bons et mauvais, sages et fous, forts et faibles, purs et impurs, athées et croyants ; elle avait trop de nuances ou trop peu ! Ne serait-il pas plus pratique et plus vrai de les partager désormais en deux nouvelles catégories correspondant aux tendances vers lesquelles s'oriente l'avenir : *Faiseurs de peines* et *faiseurs de joies* ? »

Travaillons tous à augmenter le nombre de ces derniers. Il n'y a qu'un moyen pour cela : *l'éducation de soi-même.*

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.	1
La conquête du bonheur.. . . .	13
La pensée.	22
L'acte.	38
La conscience.	53
L'éducation.. . . .	66
Clairvoyance morale.	87
Égoïsme et altruisme.	102
Pensée méditative.. . . .	116
Tolérance.	128
Indulgence.	141
Humilité.	157
Modération.. . . .	172
Patience.. . . .	184
Vaillance.	197
Chasteté.. . . .	209
Sincérité.	225
Bonté.	236
Idéalisme.	248

hélas, autour d'eux. D'autres, qui ont la chance d'être mieux doués, s'éprennent d'un amour croissant pour ces idées directrices et, dans la mesure où ils peuvent s'approcher de cet Idéal, font le bonheur des autres en même temps que le leur.

Méditons ces belles paroles de Dora Melegari : « L'ancienne psychologie avait une façon dogmatique de diviser les hommes en bons et mauvais, sages et fous, forts et faibles, purs et impurs, athées et croyants ; elle avait trop de nuances ou trop peu ! Ne serait-il pas plus pratique et plus vrai de les partager désormais en deux nouvelles catégories correspondant aux tendances vers lesquelles s'oriente l'avenir : *Faiseurs de peines* et *faiseurs de joies* ? »

Travaillons tous à augmenter le nombre de ces derniers. Il n'y a qu'un moyen pour cela : *l'éducation de soi-même.*



